

**José Ortega y Gasset**

**L'Espagne invertébrée**

**Ébauche de quelques  
considérations historiques**

**bibliothèque classique de la liberté**  
**les belles lettres**





José Ortega y Gasset

# L'ESPAGNE INVERTÉBRÉE

Ébauche de quelques  
considérations historiques

*Traduction inédite  
par  
François Géral*

*Préface  
de  
Benoît Pellistrandi*

**bibliothèque classique de la liberté**

les belles lettres



Titre original :  
*La España invertebrada*, 1922  
© Herederos de José Ortega y Gasset

© 2023, pour la traduction française  
Société d'édition Les Belles Lettres  
95, boulevard Raspail 75006 Paris.  
[www.lesbelleslettres.com](http://www.lesbelleslettres.com)

ISBN : 978-2-251-45455-9

### 3. POURQUOI Y A-T-IL DU SÉPARATISME ?

Un des phénomènes les plus caractéristiques de la vie politique espagnole au cours des vingt dernières années a été l'apparition de régionalismes, de nationalismes, de séparatismes ; c'est-à-dire de mouvements de sécession ethnique et territoriale. Y a-t-il beaucoup d'Espagnols qui soient parvenus à saisir la véritable essence historique de ces mouvements ? Je crains que non.

Pour la plupart des gens, le « nationalisme » catalan et basque est un mouvement artificiel qui, surgi du néant sans causes ni motifs profonds, débute soudain il y a quelques années. Selon cette façon de penser, la Catalogne et le Pays basque n'étaient pas, avant ce mouvement, des unités sociales différentes de la Castille ou de l'Andalousie. L'Espagne constituait une masse homogène sans discontinuités qualitatives, sans frontières intérieures en son sein. Parler maintenant de régions, de peuples différents, de Catalogne, d'Euskadi, c'est trancher au couteau une masse homogène et découper des morceaux distincts dans ce qui semblait former un volume compact.

Une poignée d'hommes mus par la convoitise économique, par l'orgueil personnel, par une jalousie à caractère plus ou moins privé, exécutent délibérément cette tâche de dépeçage national qui, sans eux et leur capricieux labeur, n'aurait pas lieu. Ceux qui ont de ces mouvements sécessionnistes pareille idée pensent, en toute logique, que la seule

façon de les combattre est de les étouffer par strangulation directe : en pourchassant leurs idées, leurs organisations et leurs hommes. Concrètement, voilà ce que cela signifie : par exemple, à Barcelone et à Bilbao, luttent « nationalistes » et « unitaristes » ; donc, le Pouvoir central devra prêter l'invincible force dont il jouit en tant que Pouvoir total à l'une des parties en conflit ; naturellement, à la partie unitaire. C'est du moins ce que réclament les centralistes basques et catalans, et il n'est pas rare d'entendre de leurs lèvres des phrases du genre : « Les séparatistes ne doivent pas être traités comme des Espagnols. » ; « Tout s'arrangera pourvu que le Pouvoir central nous envoie un gouverneur qui se mette à nos ordres. »

Je ne saurais dire à quel point mes opinions sur l'origine, la nature, l'importance et le traitement de ces inquiétudes sécessionnistes divergent de celles que je viens d'évoquer. J'ai l'impression que l'« unitarisme » qui, jusqu'ici, s'est opposé aux Catalanistes et Biscayanistes, est le produit de têtes catalanes et biscayennes naturellement inaptes – je parle de façon générale : je respecte toutes les individualités – à comprendre l'histoire de l'Espagne. Parce qu'il n'y a pas à tortiller : l'Espagne est une chose faite par la Castille, et il y a de bonnes raisons de soupçonner que d'une façon générale, seules des têtes castillanes ont des organes adéquats pour percevoir le grand problème de l'Espagne considérée dans son intégralité. Plus d'une fois, je me suis plu à imaginer ce qui se serait passé si, au lieu d'hommes de Castille, c'étaient les « unitaires » de maintenant, catalans et basques qui, mille ans en arrière, avaient été chargés de forger cette énorme entité que nous appelons Espagne. Je soupçonne qu'en appliquant leurs méthodes et en mettant leurs crânes sur l'enclume, loin de parvenir à l'Espagne une, ils auraient transformé la péninsule en un pullulement de mille cantons. Parce que comme nous allons bientôt le voir, au fond, cette façon de comprendre les « nationalismes » et ce dispositif censé les maîtriser sont, à leur tour, du séparatisme et du particularisme : ce sont du catalanisme et du biscayanisme, quoique de signe contraire.

#### 4. DU PAREIL AU MÊME<sup>1</sup>

Pour quiconque est né sur ce rude plateau qui s'étire de l'Èbre jusqu'au Tage, il n'y a rien d'aussi émouvant que de reconstruire le processus d'intégration que la Castille impose à la périphérie péninsulaire. Dès le départ, on remarque que la Castille sait commander. Il n'y a qu'à voir l'énergie avec laquelle elle réussit à se commander elle-même. Avoir de l'empire sur soi est la première condition pour l'exercer sur autrui. La Castille s'efforce dans son cœur de dépasser la tendance à l'hermétisme villageois, à l'étroite vue des intérêts immédiats qui règne chez les autres peuples ibériques. Naturellement, son esprit s'oriente vers les grandes entreprises qui requièrent une ample collaboration. Elle est la première à entamer de longues, complexes trajectoires de politique internationale, autre symptôme de génie nationalisateur. Les grandes nations ne se sont pas faites du dedans, mais du dehors ; seule une politique internationale avisée, politique de vastes entreprises, rend possible une féconde politique intérieure qui est toujours, au bout du compte, politique de faible tirant. C'est seulement en Aragon qu'il existait, comme en Castille, une sensibilité

---

1. « *Tanto monta, monta tanto Isabel como Fernando* » : devise des Rois catholiques qui indiquait l'égalité de pouvoir entre Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon.

internationale, mais contrecarrée par le défaut le plus opposé à cette vertu : un féroce soupçon rural affectait l'Aragon, un irréductible attachement à ses particularités ethniques et ses traditions. La continuelle guerre de frontière que mènent les Castellans face au Croissant, face à une autre civilisation, leur permet de découvrir leur affinité historique avec les autres Monarchies ibériques, malgré des différences sensibles : visage, accent, humeur, paysage. L'« Espagne une » naît ainsi dans l'esprit de la Castille non comme intuition d'une réalité – l'Espagne n'était pas, en réalité, une –, mais comme schéma idéal de quelque chose de *réalisable*, projet susceptible d'enflammer les volontés, lendemain imaginaire capable de discipliner le présent et de l'orienter à la façon dont la cible attire la flèche et tend l'arc. Ce n'est pas autrement que Cecil Rhodes, les coudes sur sa table d'homme d'affaires, invente l'idée de Rhodésie : un Empire qui pourrait être créé dans les entrailles sauvages de l'Afrique. Lorsque la politique traditionnelle de la Castille est parvenue pour son propre compte à s'attacher l'esprit clair, pénétrant, de Ferdinand le Catholique, tout est devenu possible. Le génial renard aragonais a compris que la Castille avait raison, qu'il fallait maîtriser la rudesse de ses compatriotes et s'intégrer à une Espagne plus vaste. Ses pensées de haut vol ne pouvaient être exécutées que depuis la Castille, parce que c'est seulement là qu'elles trouvaient une résonance naturelle. Alors, on aboutit à l'unité espagnole ; mais pourquoi, pour quelle fin, avec quelles idées agitées tels de stimulants drapeaux ? Pour vivre ensemble, pour s'asseoir autour du feu les uns à côté des autres, comme de vieilles asthmatiques en hiver ? Tout le contraire. L'union se fait pour disperser l'énergie espagnole aux quatre vents, pour inonder la planète, pour créer un empire encore plus vaste. L'unité de l'Espagne se fait à cette fin et pour cette raison. L'image floue de semblables entreprises est une palpitation d'horizons qui attire, suggestionne et incite à l'union, qui fond

les tempéraments antagoniques en un bloc compact. Pour quiconque a une bonne oreille historique, il n'est pas douteux que *l'unité espagnole fut, avant toute chose, l'unification des deux grandes politiques internationales qui, à cette époque, existaient dans la péninsule* : celle de la Castille, en direction de l'Afrique et du centre de l'Europe ; et celle d'Aragon, en direction de la Méditerranée. Le résultat fut que, pour la première fois dans l'histoire, on forgeait l'idée d'une *Weltpolitik* : l'unité espagnole a été faite pour la tenter.

Au chapitre précédent, j'ai soutenu que l'intégration nationale, la cohabitation de peuples et de groupes sociaux exigent quelque haute entreprise de collaboration et un attrayant projet de vie en commun. L'histoire de l'Espagne confirme cette opinion que nous nous étions faite en examinant l'histoire de Rome. Nous, les Espagnols, nous nous sommes réunis il y a cinq siècles pour entreprendre une *Weltpolitik* et mettre en œuvre bien d'autres tâches de grande envergure.

Rien de tout cela n'est une construction de mon fait ; ce n'est pas une fioriture de mandarin que moi, lettré oisif, j'ajouterais cinq siècles après aux espoirs et aux souffrances d'une époque lointaine. Entre mille possibilités, j'ai recours à deux témoignages exceptionnels qui m'offrent une indépassable garantie et se complètent l'un l'autre. L'un est dû à Francesco Guicciardini qui, très jeune, vint dans notre pays en qualité d'ambassadeur de Florence. Dans sa *Relazione di Spagna*, il raconte qu'un jour il interrogea le roi Ferdinand : « Comment est-il possible qu'un peuple aussi belliqueux que le peuple espagnol ait toujours été conquis, en partie ou en totalité, par les Gaulois, les Romains, les Carthaginois, les Vandales, les Maures ? » À quoi le roi répondit : « Cette nation est assez douée pour les armes, mais désordonnée, de sorte que *seul peut faire de grandes choses avec elle celui capable de la maintenir unie et en ordre.* » Et c'est – ajoute Guicciardini – ce que firent en effet Ferdinand et Isabelle ;

grâce à quoi ils purent lancer l'Espagne dans les grandes entreprises militaires<sup>2</sup>.

Ici toutefois, il semble que l'unité soit la cause et la condition pour accomplir de grandes choses. Qui en douterait ? Mais plus intéressante et plus profonde, et en vérité d'une plus grande valeur, est la relation inverse : l'idée de grandes choses à accomplir engendre l'unification nationale.

Guicciardini n'était pas très intelligent. L'esprit le plus illustre de ce temps, c'était Machiavel. Personne à cette époque n'a davantage réfléchi sur la politique ni mieux connu la doctrine secrète des chancelleries. Surtout, personne ne s'est autant soucié de l'œuvre de Ferdinand que le sagace secrétaire de sa Seigneurie. Son *Prince* est, en toute rigueur, une méditation sur ce que firent Ferdinand le Catholique et César Borgia. Le machiavélisme est principalement le commentaire intellectuel, rédigé par un Italien, des actions de deux Espagnols.

Or, il existe une très curieuse lettre que Machiavel écrit à son ami Francesco Vettori, autre ambassadeur florentin, à propos de la trêve inattendue que Ferdinand le Catholique accorda au roi de France en 1513. Vettori ne parvient pas à comprendre la politique de *l'astuto Re* ; mais Machiavel lui donne une explication très subtile qui s'avéra prophétique. Par ce motif, il résume la tactique de Ferdinand d'Espagne dans ces propos merveilleusement pénétrants :

« Si vous aviez remarqué les desseins et procédés de ce roi catholique, vous ne vous émerveilleriez pas tant de cette trêve. Ce roi, comme vous savez, issu d'une mince et maigre fortune, est parvenu à ce sommet et il a toujours dû combattre de nouveaux États et des sujets peu fiables<sup>3</sup>, et l'une des façons qu'ont les nouveaux États

---

2. *Opere inedite*, vol. VI.

3. En d'autres termes, il tente l'unification d'un État composé de peuples traditionnellement indépendants, d'hommes qui ne sont pas ses vassaux ni ses sujets de toujours.

de se maintenir et les esprits hésitants de s'affirmer ou au contraire de se tenir en suspens et irrésolus, *è dare di sè grande espettazione*, en maintenant constamment l'esprit des gens captivé par la considération des fins auxquelles vont aboutir les nouvelles résolutions et entreprises. Cette nécessité a été connue de ce roi et bien utilisée par lui ; de là sont parties les offensives en Afrique, le partage du royaume<sup>4</sup> et toutes ces diverses entreprises, sans considérer leur finalité *perchè il fine suo no è tanto quello o questo, o quella vittoria, quanto è darsi reputazione ne' popoli*, en les tenant en suspens grâce à une multiplicité d'exploits. Et pour cette raison, *fu sempre animoso datore di principii*, il fut un grand initiateur d'entreprises auxquelles il donne la conclusion que la fortune lui permet et que la nécessité lui indique<sup>5</sup>. »

On ne peut exiger plus de clarté et de précision chez un contemporain. Le succès postérieur rendit patent ce qu'avait découvert le sorcier de Florence. Tant que l'Espagne eut des entreprises à mener à bien et qu'un sens de la vie en commun plana au-dessus de la coexistence péninsulaire, l'intégration nationale progressa ou ne subit pas de dommages.

Mais nous avons observé que, ces dernières années, l'on entend une incessante rumeur de nationalismes, régionalismes, séparatismes...

Retournons au début de ce chapitre et demandons-nous pourquoi.

---

4. Il se réfère à celui de Naples.

5. Machiavel, *Opere*, vol. VIII. Il existe une autre version de cette lettre avec quelques variantes qui soulignent encore mieux la même idée. Par exemple : *Così fece il Re nelle imprese di Granata, di Africa e di Napoli ; giacchè il suo vero scopo no fu mai questa o quella vittoria.*



## 5. PARTICULARISME

Parmi les nouvelles émotions suscitées par le cinématographe, il en est une qui aurait enthousiasmé Goethe. Je me réfère à ces films qui condensent en de brefs instants tout le processus génératif d'une plante. Entre la graine qui germe et la fleur qui s'ouvre sur le bourgeon, couronnement de la perfection végétale, il s'écoule dans la Nature trop de temps. Nous ne voyons pas l'une émaner de l'autre : les étapes de la croissance se présentent à nous comme une série de formes immobiles, chacune refermée sur elle-même et cristallisée sans la moindre référence à la forme antérieure ni à la suivante. Malgré tout, nous soupçonnons que l'authentique réalité de la vie végétale n'est pas cette série de profils statiques et rigides, mais le mouvement latent qui les fait naître les uns des autres dans un processus de transformation progressive. D'ordinaire, le *tempo* que la baguette de la Nature impose à la croissance des plantes est plus lent que celui exigé par notre rétine pour fondre deux images immobiles dans l'unité d'un mouvement. Dans certains cas, aussi rares que favorables, le *tempo* de la plante et de notre rétine coïncident, et le mystère de sa vie se révèle alors sous nos yeux. C'est ce qui arriva à Goethe alors qu'il descendait en Italie : ses pupilles tendues, aux aguets, accoutumées au rythme germinal de la flore germanique, sont surprises par l'*allegro* de la végétation méridionale, et sous le choc d'une intuition

neuve, il découvre la loi botanique de la métamorphose, géniale contribution d'un poète aux sciences naturelles.

Pour bien comprendre une chose, il est nécessaire de se mettre à son rythme. Autrement, la mélodie de son existence ne parvient pas à s'articuler à notre perception et s'égrène en une séquence de sons décousus qui sont dépourvus de signification. Si l'on nous parle trop vite ou trop lentement, les syllabes ne s'enchaînent pas en mots ni les mots en phrases. Comment pourront donc se comprendre deux âmes ayant chacune son propre *tempo* mélodique ? Si nous voulons nous rapprocher de quelque chose ou de quelqu'un, prenons d'abord le pouls de sa mélodie vitale, et en fonction de ses exigences, galopons un moment à son côté ou faisons aller notre cœur du même pas.

Voilà que le cinématographe assortit notre vision à la lente croissance de la plante et fait en sorte que son développement acquière sous nos yeux la continuité d'un mouvement. Alors nous la comprenons avec la même évidence qu'une personne familière, et l'éclosion de la fleur nous semble le terme évident d'un geste.

Or, j'imagine que le cinématographe pourrait s'appliquer à l'histoire : condensés en quelques minutes défileraient sous nos yeux les quatre derniers siècles de vie espagnole. Si l'on entassait les uns contre les autres des faits innombrables, amalgamés sur une ligne continue et ininterrompue, l'histoire de l'Espagne acquerrait la clarté expressive d'un geste, et les événements contemporains qui concluent ce vaste mouvement s'expliqueraient par eux-mêmes comme des joues serrées par l'angoisse ou une main s'affaissant de lassitude.

Alors nous verrions que, de 1580 à nos jours, tout ce qui se produit en Espagne n'est que décadence et désintégration. Le processus d'intégration croît jusqu'à Philippe II. La vingtième année de son règne peut être considérée comme la ligne de partage des destinées péninsulaires. Jusqu'à son sommet, l'histoire de l'Espagne est celle d'une ascension et d'une accumulation ; puis, jusqu'à nous, l'histoire de l'Espagne est celle d'une décadence et d'une dispersion. Le processus de désintégration se propage dans un ordre

rigoureux, de la périphérie jusqu'au centre. D'abord, se détachent les Pays Bas et le Milanais ; puis, Naples. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les grandes provinces d'outre-mer se séparent, et à la fin du siècle, c'est le sort des colonies secondaires d'Amérique et d'Extrême-Orient. En 1900, le corps espagnol a retrouvé sa nudité péninsulaire native. Est-ce la fin de la désintégration ? C'est peut-être un hasard, mais l'abandon des dernières possessions d'outre-mer semble être le signal du commencement de la dispersion intra-péninsulaire. En 1900, l'on commence à entendre la rumeur de régionalismes, nationalismes, séparatismes... C'est le triste spectacle d'un très long, d'un multiséculaire automne, périodiquement miné par des rafales adverses qui arrachent aux stériles branchages des essaims de feuilles caduques.

Le processus d'intégration relevait d'un labeur de *totalisation* : des groupes sociaux qui constituaient des tous à part se trouvaient intégrés comme les parties d'un tout. La désintégration désigne le processus inverse : les parties du tout se mettent à vivre comme des tous à part. Ce phénomène de la vie historique, je le nomme *particularisme*, et si quelqu'un me demandait quel est le trait qui caractérise le plus profondément et le plus gravement l'actualité espagnole, je répondrais par ce mot.

Pensant en ces termes, il me semble naturellement frivole d'estimer que le catalanisme et le biscayanisme sont des mouvements artificiels nés du caprice privé de quelques-uns. Tant s'en faut : l'un et l'autre ne sont que la manifestation la plus nette de l'état de décomposition dans lequel notre peuple est tombé ; en eux, se prolonge le geste de dispersion entamé il y a trois siècles. Les théories nationalistes, les programmes politiques du régionalisme, les discours de ces hommes sont dépourvus d'intérêt et en grande partie artificiels. Mais dans ces mouvements historiques qui relèvent d'une mécanique de masses, ce que l'on dit est toujours un simple prétexte, une élaboration superficielle, transitoire et fictive, qui n'a qu'une valeur symbolique en tant qu'expression conventionnelle et presque toujours inadéquate

d'émotions profondes, ineffables et obscures opérant dans le sous-sol de l'âme collective. Quiconque, en politique ou en histoire, se laisse gouverner par ce qui se dit, commet une lamentable erreur. Le programme de Tivoli n'exprime pas adéquatement la poussée centrifuge que ressent le peuple catalan, mais l'absence de tels programmes sécessionnistes en Galice, dans les Asturies, en Aragon ou à Valence ne prouve pas que le même instinct particulariste n'y soit pas ressenti.

Tout ce que les gens pensent et disent – l'opinion publique – est toujours respectable, mais ce n'est presque jamais l'expression rigoureuse de leurs vrais sentiments. La plainte du malade n'est pas le nom de sa maladie. Le cardiaque a coutume de se plaindre de tout son corps, excepté de son viscère cardiaque. Il est possible que nous ayons mal à la tête alors que ce qu'il faut soigner, c'est notre foie. Plus la médecine et la politique sont de qualité, plus elles ressemblent à la méthode d'Ollendorff<sup>1</sup>.

*L'essence du particularisme est que chaque groupe cesse de s'éprouver lui-même comme une partie, et en conséquence cesse de partager les sentiments des autres. Il ne se soucie pas des espoirs ou des besoins des autres et ne va pas se solidariser avec eux pour les épauler dans leurs ambitions. Comme, faute d'un courant de sympathie, la vexation éventuellement subie par le voisin ne cause pas de désagrément aux autres foyers de la nation, ce dernier est abandonné à sa mésaventure et à sa faiblesse. En revanche, caractéristique de cet état social est une hypersensibilité à l'égard de ses propres maux. Les contrariétés ou difficultés qui, aux époques de cohésion, sont aisément endurées, semblent intolérables lorsque l'âme du groupe s'est détachée de la coexistence nationale<sup>2</sup>.*

---

1. Heinrich Gottfried Ollendorff (1803-1865) : originaire d'Allemagne, ce dernier, devenu professeur de langues à Paris en 1830, édita des manuels pour l'apprentissage de différentes langues. Plusieurs de ses intitulés sont forgés sur le modèle suivant : *Nouvelle méthode pour apprendre à lire, à écrire et à parler une langue en six mois appliquée à l'allemand...*

2. Il y a peu d'éléments aussi significatifs de la situation actuelle que d'entendre Basques et Catalans soutenir qu'ils sont des peuples « opprimés » par le reste de l'Espagne. La situation privilégiée dont ils jouissent est si

Dans ce sens essentiel, nous pouvons dire que le particularisme existe aujourd'hui dans toute l'Espagne, quoique diversement modulé selon la situation de chaque région. À Bilbao et à Barcelone, qui se percevaient comme les forces économiques majeures de la Péninsule, le particularisme a pris une tournure agressive, explicite, caractérisée par une large musculature rhétorique. En Galice, terre pauvre habitée par des âmes lasses, soupçonneuses et dépourvues de confiance en elles, le particularisme sera rentré, telle une éruption ne parvenant pas à jaillir, et il adoptera la physionomie d'un sourd et servile ressentiment, d'un inerte abandon à la volonté d'autrui où le corps se livre sans protester afin de réserver d'autant mieux son intime adhésion.

Je n'ai jamais compris pourquoi le nationalisme affirmé de la Catalogne et du Pays basque était un sujet de préoccupation alors qu'inversement, le nihilisme national de la Galice ou de Séville ne cause pas d'inquiétude. Cela indique que l'on n'a pas encore perçu toute la profondeur du mal et que les patriotes à tête en carton croient résolu le redoutable problème national si, aux élections, messieurs Sota ou Cambó sont vaincus.

Le propos de cet essai est de corriger cette déviation de tir de la pensée politique en usage qui cherche le mal radical du catalanisme et du biscayanisme en Catalogne et en Biscaye, alors que ce n'est pas là qu'il se trouve. Où alors ?

Pour moi, le doute n'est pas permis : lorsqu'une société se consume, victime du particularisme, l'on peut toujours affirmer que le premier à avoir fait preuve de

---

évidente qu'à première vue, cette plainte paraîtra grotesque. Mais quiconque a pour souci non pas tant de juger les gens que de les comprendre remarquera que ce sentiment est sincère, aussi injustifié qu'il paraisse. C'est qu'il s'agit de quelque chose de purement relatif. L'homme condamné à vivre avec une femme qu'il n'aime pas perçoit dans ses caresses un irritant raclement de chaînes. Ainsi, ce sentiment d'oppression, injustifié en tant qu'il prétend refléter une situation objective, est un symptôme véridique de l'état subjectif dans lequel se trouvent la Catalogne et le Pays basque.

particularisme, c'est précisément le Pouvoir central. Et c'est bien ce qui s'est produit en Espagne.

La Castille a fait l'Espagne, et la Castille l'a défaite.

Noyau initial de l'intégration ibérique, la Castille est parvenue à dépasser son propre particularisme et a invité les autres peuples de la Péninsule à collaborer à un gigantesque projet de vie en commun. La Castille invente de grandes entreprises stimulantes, elle se met au service de hautes idées juridiques, morales, religieuses ; elle dessine un plan d'organisation sociale attrayant ; elle impose la règle selon laquelle tout homme de qualité doit être préféré à son inférieur ; l'actif à l'indolent ; le vif au lent ; le noble au vil. Toutes ces aspirations, règles, habitudes, idées se maintiennent quelque temps vivantes. Les gens respirent, baignant dans leur efficiente influence ; ils croient en elles, les respectent ou les craignent. Mais si nous regardons l'Espagne de Philippe III, nous remarquons un terrible changement. À première vue, rien n'a changé, mais tout s'est transformé en carton-pâte et sonne faux. Les mots vivants de jadis se répètent, mais ils n'influencent plus les cœurs : les idées stimulantes sont devenues des clichés. L'on n'entreprend rien de neuf, ni dans le domaine politique, ni dans le domaine scientifique, ni dans le domaine moral. Toute l'activité restante est précisément employée à « ne rien faire de neuf », à conserver le passé – institutions et dogmes –, à étouffer toute entreprise, tout ferment d'innovation. La Castille se transforme en ce qui lui est le plus opposé : elle devient soupçonneuse, étroite, pingre, aigre. Elle ne se soucie plus de développer la vie des autres régions ; jalouse d'elles, elle les abandonne à leur sort et commence à ne plus savoir ce qui s'y passe.

Si la Catalogne et le Pays basque avaient été les peuples formidables qu'ils s'imaginent être à présent, ils auraient vigoureusement secoué la Castille lorsqu'elle a commencé à devenir particulariste, c'est-à-dire à ne pas les prendre en considération comme il se doit. La secousse, à la périphérie, aurait peut-être réveillé les antiques vertus du centre, et ce dernier ne serait pas, par bonheur, tombé dans le durable

engourdissement d'imbécillité et d'égoïsme qui a caractérisé notre histoire durant trois siècles.

Qu'on analyse les diverses forces opérant dans la politique espagnole durant ces siècles, et l'on remarquera clairement leur atroce particularisme. En commençant par la Monarchie et en poursuivant par l'Église, aucun pouvoir national n'a songé à autre chose qu'à lui-même. Quand donc a battu le cœur, en fin de compte étranger, d'un monarque espagnol ou de l'Église espagnole pour les destinées profondes de la nation ? Autant qu'on sache, jamais. On a fait tout l'inverse : *la Monarchie et l'Église se sont obstinées à faire adopter leurs propres destinées comme si elles se confondaient avec les destinées véritablement nationales*<sup>3</sup> ; on a encouragé, génération après génération, une sélection contraire dans la nation espagnole. Il serait intéressant et scientifiquement fécond d'écrire l'histoire des préférences manifestées par les monarques espagnols dans le choix des personnes. Elle montrerait l'incroyable et continuelle perversion des valeurs qui les a conduits presque indéfectiblement à préférer les idiots aux intelligents, les vils aux irréprochables. Or, l'erreur habituelle, invétérée, dans le choix des personnes, la préférence réitérée pour l'ignoble au lieu du select sont le symptôme le plus évident que l'on ne veut en réalité rien faire, rien entreprendre, rien créer qui survive en tant que tel. Lorsqu'on a le cœur rempli d'une ferme volonté, l'on finit toujours par chercher les hommes les plus capables de l'exécuter.

Au lieu de renouveler périodiquement le trésor d'idées en termes de vie, de modes de coexistence, d'entreprises unitaires, les Pouvoirs publics ont peu à peu mis en pièces la cohabitation espagnole et ont usé de leurs forces nationales presque exclusivement à des fins privées.

---

3. Le cas de Charles III constitue à première vue une exception qui, en définitive, comme toute exception, confirmerait la règle. Mais l'estime qu'il y a trente ans les « progressistes » espagnols vouaient à Charles III est le fruit d'un malentendu. Une partie de sa politique pourra paraître sympathique du point de vue de la culture générale, mais l'ensemble est peut-être ce qu'il y a de plus particulariste et anti-espagnol dans l'histoire de la monarchie.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, au bout du compte, la plus grande partie des Espagnols, et bien entendu la meilleure, se demande : pourquoi vivons-nous ensemble ? *Car vivre, c'est être tourné vers l'avant, c'est une activité qui va de la seconde présente au futur immédiat.* Pour vivre, donc, la résonance du passé ne suffit pas, encore moins pour vivre ensemble. C'est pourquoi Renan disait qu'une nation est un plébiscite quotidien. Dans l'ineffable secret des cœurs, l'on procède tous les jours à un vote fatidique qui décide si une nation peut véritablement rester telle. Que nous invitent à faire demain, sur le mode d'une enthousiaste collaboration, les Pouvoirs publics ? Depuis longtemps, très longtemps, depuis des siècles, les Pouvoirs publics visent à ce que nous, Espagnols, nous n'existions que pour qu'eux se donnent le plaisir d'exister. Comme le prétexte est excessivement mince, l'Espagne se défait, elle se défait peu à peu... Aujourd'hui, plutôt qu'un peuple, elle n'est plus que le nuage de poussière qui demeure lorsque, par la grand-route de l'histoire, un grand peuple est passé au galop...

Ainsi, je considère que le plus important, dans le catalanisme et le biscayanisme, c'est précisément ce qu'on a le moins coutume d'y remarquer, à savoir ce qu'ils ont en commun : d'une part avec le long processus de désintégration séculaire qui a amputé l'Espagne de ses possessions, d'autre part avec le particularisme latent ou diversement modulé qui existe aujourd'hui dans le reste du pays. Les autres caractères – la proclamation de la différence ethnique, l'enthousiasme en faveur de telle ou telle langue, la critique de la politique centrale – me semblent n'avoir pas d'importance, ou du moins pourraient être mis à profit dans un sens favorable.

Mais cette interprétation du sécessionnisme basco-catalan comme simple cas particulier d'un particularisme plus général existant dans toute l'Espagne est mieux étayée si nous portons notre attention sur un autre phénomène très aigu, caractéristique de l'heure actuelle et sans rapport avec les provinces, régions ou ethnies : le particularisme des classes sociales.

